

Foucher, Michel (1991) *Fronts et frontières. Un tour du monde géopolitique*. Paris, Fayard, 2e édition, 691 p. (ISBN 2-213-02633-5)

Georges Labrecque

Volume 37, numéro 100, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022337ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022337ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

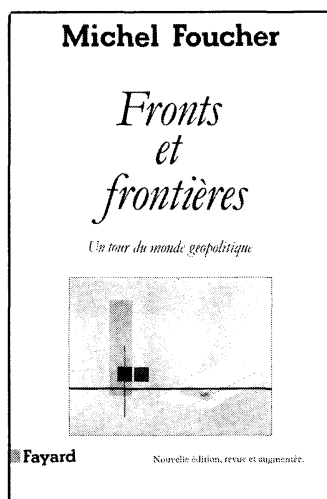
Citer ce compte rendu

Labrecque, G. (1993). Compte rendu de [Foucher, Michel (1991) *Fronts et frontières. Un tour du monde géopolitique*. Paris, Fayard, 2e édition, 691 p. (ISBN 2-213-02633-5)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 37(100), 149–153.
<https://doi.org/10.7202/022337ar>

trouver maintenant inversée: si longtemps dépendante de son environnement physique, l'humanité a su l'exploiter, croyant même pouvoir le dominer, mais l'épuisant plus souvent qu'autrement. Or, comment pouvoir espérer continuer d'y vivre sans accepter de le gérer globalement et dans le partage? Plutôt qu'une géopolitique de la paix, l'ouvrage du général Gallois nous offre, sans alarmisme, une géopolitique de la survie. Décidément, le sous-titre est trompeur.

Georges Labrecque
Département de géographie
Université Laval

FOUCHER, Michel (1991) *Fronts et frontières. Un tour du monde géopolitique*. Paris, Fayard, 2^e édition, 691 p. (ISBN 2-213-02633-5)



La première édition de *Fronts et frontières*, parue en 1988, fut un succès de librairie malgré le sujet «anachronique» — auraient pu croire certains —, à une époque où l'ordre politique de Yalta paraissait avoir figé dans la guerre froide le tracé des frontières internationales, et alors que la constitution de grands blocs économiques (notamment la CEE) avait pour effet de supprimer les barrières. Or, voilà 1989 et l'histoire qui s'accélère: le démantèlement du mur de Berlin, cette «frontière indigne», de même que l'effacement des frontières internes de l'Afrique du Sud avec l'abolition promise de l'apartheid; la réunification du Yémen, débarrassé de sa dichotomie idéologique; mais aussi le viol de la frontière Iraq/Koweït et la dislocation des fédérations d'URSS et de Yougoslavie.

Ces événements, à eux seuls, allaient donner à Michel Foucher une occasion privilégiée de présenter une deuxième édition, revue et augmentée, en faisant une fois de plus la démonstration que l'étude des relations internationales (plus spécifiquement l'intelligence des crises et le repérage des tendances lourdes) invitent à «penser géographiquement, aux échelles pertinentes, les fragments localisés d'un monde interdépendant. Les frontières sont les lieux privilégiés de ces interactions» (p. 10). L'auteur précise par ailleurs qu'elles sont «des constructions

géopolitiques datées. Les frontières sont du temps inscrit dans l'espace ou, mieux, des temps inscrits dans des espaces» (p. 43). Ces incursions dans l'histoire, particulièrement bien menées dans les chapitres consacrés à l'Afrique et à l'Amérique du Sud, donnent à l'ouvrage un double intérêt, un double éclairage, et le sous-titre, *Un tour du monde géopolitique*, annonce aussi un voyage dans le temps. Pourtant ce tour du monde est escamoté dans la mesure où le livre porte sur les frontières terrestres exclusivement. D'ailleurs, l'auteur le précise et reconnaît même dans son avertissement que le thème choisi est «quelque peu paradoxal [...] alors que l'on se préoccupe aujourd'hui de délimiter des frontières maritimes» (p. 8). Rappelons ici que ces dernières, au nombre de 400 approximativement, n'ont été délimitées à ce jour que dans une proportion de 150, tandis que les frontières terrestres, presque partout délimitées, représentent 264 «dyades», expression proposée par Foucher «pour désigner une frontière commune à deux États contigus» (p. 15).

Beaucoup plus qu'un répertoire descriptif et analytique — exhaustif, même, pour certaines régions comme l'Europe de l'Est et le Proche-Orient —, l'auteur traque constamment la *doxa*, «somme des idées, des opinions communes, des arguments les plus fréquents concernant un objet du discours» (p. 8). Par exemple, l'auteur se demande s'il est suffisant de présenter les frontières actuelles du tiers monde comme des frontières coloniales: «La persistance de cette vision des choses est sans doute un écho spatialisé de la théorie de la dépendance; dans cette perspective, l'origine externe des frontières serait un des facteurs du sous-développement. Or, la nature externe d'un processus d'*horogénèse* n'implique pas nécessairement l'arbitraire des tracés concrets. On a montré que les réalités présentes sont plus nuancées et que, lorsque des tracés ont été effectivement remis en cause, ce fut le plus souvent en référence à d'autres limites coloniales» (p. 533).

Le livre comporte 16 chapitres, regroupés en 4 parties qui sont consacrées respectivement aux Européens et leur découpage du monde, à l'Afrique, à l'Asie et, enfin, à ce que l'auteur considère comme étant les 3 grands systèmes géopolitiques (l'Amérique du Nord, la Russie et ses voisins, de même que «les Europes»).

La première partie s'ouvre sur un long historique, «l'invention des frontières», pour présenter ensuite «un modèle géopolitique français». Ce mode d'organisation de l'espace répond, précise Foucher, à un modèle «géo-idéologique»: «De fait, c'est à partir de la France que s'est diffusée l'idée jacobine selon laquelle les frontières d'un État devaient correspondre à celles d'une Nation, d'une langue et d'une culture» (p. 97). L'auteur analyse ensuite, continent par continent, la contribution des grands États «traceurs» (principalement la France, le Royaume-Uni, l'Espagne et le Portugal), tout en suggérant une typologie qui exprime une gradation de l'exogène à l'endogène, soit les frontières inter-impériales, intra-impériales, européo-asiatiques ou européo-africaines, puis les frontières internes aux ensembles. Foucher retient en outre quatre catégories de tracés en fonction de la nature des supports choisis par les traceurs: hydrographiques, orographiques, géométriques, enfin, les tracés «autres», qui suivent ou non les discontinuités de la géographie humaine. Le dernier chapitre de la première partie, réservé aux fronts et aux frontières en Amérique latine, opère une distinction entre quatre processus

formateurs: tracés négociés, tracés imposés mais non litigieux, frontières issues de guerres et frontières d'arbitrage.

Quant aux frontières africaines, traitées dans la deuxième partie, elles représentent la longueur la plus importante des quatre continents (80 000 km contre 67 000 pour l'Asie), mais leur démarcation n'est réalisée que dans une proportion de 60 %. L'auteur fait aussi observer que ce continent est l'ensemble géopolitique où le découpage a été le plus rapide: 70 % des frontières actuelles étaient tracées entre 1885 et 1910, tandis que l'*horogénèse* de l'Europe s'est étalée sur plusieurs siècles. Fait tout aussi remarquable, 97 % des frontières de l'Afrique étaient déjà établies en 1945, alors que ce pourcentage n'atteint que 70 % dans les cas de l'Europe et de l'Asie. Afin de mieux cerner les réalités géopolitiques, l'auteur distingue trois régions africaines: l'Afrique australe, dans l'aire d'influence du pôle sud-africain, auquel un important chapitre est consacré; l'Afrique du Nord, constituée d'États souvent très anciens, analysée du point de vue de la géopolitique externe; entre les deux, l'Afrique noire, la géopolitique interne étant alors privilégiée, pour tenter de mettre en lumière les contradictions produites par les regroupements coloniaux et les contentieux hérités de la traite intérieure. Foucher note que ces frontières sont encore peu «africaines», puisque 13 % seulement des frontières héritées ont été renégoiciées. Pourtant, près de 20 % de celles qui sont héritées correspondent à des traces ou des tracés précoloniaux, que l'auteur appelle des protofrontières. Le principe de l'intangibilité des frontières, consacré par l'OUA, subit cependant une érosion: les litiges, relativement peu nombreux, sont pourtant graves, et plaident pour de nouvelles frontières historiques et/ou naturelles, retenir des critères linguistiques, ethniques ou autres pour redessiner les frontières, c'est risquer le pire, pense Foucher.

L'Asie, objet de la troisième partie, apparaît comme une terre de contrastes et de démesures où l'on retrouve à la fois les frontières les plus longues et les plus courtes (Chine/Russie, Chine/Macao), les plus hautes et les plus basses (Chine/Pakistan, Inde/Bangladesh). Si certaines frontières asiatiques sont séculaires, 25 % sont postérieures à 1945 et elles ont été, dans leur presque totalité, objet de contestation dans la période contemporaine. Frontières «chaudes» donc, avec une fonction stratégique et idéologique marquée. Autre paradoxe, note Foucher, 92 % des frontières asiatiques sont délimitées et démarquées, fait unique hors d'Europe, et le seul conflit ouvert, dans le tiers monde, a été déclenché entre l'Iraq et l'Iran, qui partagent pourtant la plus ancienne des frontières délimitées au Moyen-Orient. L'auteur distingue deux sous-ensembles: l'Asie de l'Est, marquée par le jeu d'influences des trois grands États continentaux (Inde, Chine et ex-URSS), et l'Asie occidentale, où l'étude porte notamment sur les conflits frontaliers dans la péninsule Arabique et autour de l'Iraq que Foucher appelle l'État *limes*. Un chapitre est ensuite consacré au problème Israël/Palestine/Jordanie. L'auteur dissocie ici la notion de frontière de souveraineté de celle de limite de sécurité, pour qualifier les frontières de différentielles: «Les interactions ne sont alors connues qu'en terme de frontières sûres; mais n'y a-t-il pas contradiction à chercher d'un même mouvement la sûreté et la reconnaissance quand on sait que c'est l'absence de celle-ci qui explique (ou justifie) l'insistance sur celle-là» (p. 402).

La quatrième et dernière partie identifie trois géants: l'Amérique du Nord, la Russie et ses voisins, puis «les Européens», les deux premiers géants ayant été assez peu actifs dans le découpage du monde, à l'exception de leurs périphéries respectives, tandis que les Européens sont ici envisagés non plus comme *découpeuses* mais comme découpées.

L'Amérique du Nord, écrit Foucher, «est en passe de devenir un système géopolitique multi-États de taille continentale, soit un cadre spatial défini moins par des traits communs que par le jeu des interactions qui le qualifient et l'animent» (p. 408). Les frontières sont «froides et ouvertes», aussi bien au sud qu'au nord des États-Unis, et elles ne constituent pas «des lignes d'arrêt mais des bissectrices au milieu de vastes plages de recouvrement d'influences jouant dans les deux directions» (*ibid.*). Une page tout au plus pour évoquer la crise du fédéralisme canadien et l'indépendantisme au Québec; pourtant l'occasion eût été belle de mettre en lumière la problématique frontalière d'un Québec devenu souverain et «coupant», en quelque sorte, un Canada désormais discontinu géographiquement.

Dans le chapitre consacré à l'ex-Union soviétique, l'auteur évoque d'abord ce qu'il appelle «l'abandon négocié du front externe» (p. 431), en l'occurrence l'abolition du pacte de Varsovie, pour ensuite analyser les frontières internes de la «désunion» soviétique, qui ne sont pas définitivement tracées. L'ancien empire «sert, dialectiquement, de matrice aux nations et la crise présente n'est ni un "réveil" encore moins une "revanche", mais peut être analysée comme l'achèvement d'un véritable processus de "natio-genèse"» (p. 451). Pouvons-nous seulement souhaiter que ce soit par pessimisme, plutôt que par lucidité, que l'auteur prévoit dans cette région «un événement primordial, et redoutable, de la décennie» (p. 448)?

Dans le chapitre consacré à l'Europe, Foucher fait observer que 1989 marque un «lever de rideau [...] Mais sur quelles scènes se lève-t-il?» (pp. 471-472). Rappelant que la contradiction géopolitique fondamentale de l'Europe est de compter moins d'États que de nations, l'auteur constate que «Yalta est dépassé; Versailles ne l'est pas encore!» (p. 512). Foucher rappelle que l'ensemble européen n'a jamais connu autant de décennies de paix que depuis 1947, année de sa partition: «Le retour de logiques autonomes, paralysées pendant la guerre froide, peut, au regard de l'histoire, inquiéter. Des structures d'encadrement, complétées d'un maillage volontaire de solidarités, est un impératif historique: son cadre géographique ne peut être que celui du continent européen tout entier» (p. 515).

L'ouvrage est fort bien illustré: nous avons dénombré 66 cartes (pleine page ou double page), très significatives et de bonne qualité, encore qu'elles soient parfois surchargées. Elles portent sur des sujets aussi divers que la mosaïque des nationalités en ex-Yougoslavie, le nombre d'arrestations à la frontière États-Unis/Mexique, les confessionnalités au Liban et le commerce de la drogue en Amérique du Sud. Par ailleurs, toutes regroupées à la fin du livre, leur consultation est rendue moins aisée.

Très solidement documenté, l'ouvrage offre une riche bibliographie, polyglotte et multidisciplinaire, de même que quatre index détaillés, qui portent respectivement sur les concepts géopolitiques, les noms de personnes, les accords et traités, enfin, les toponymes.

Pour qui s'intéresse aux frontières terrestres et aux relations internationales bilatérales et régionales, *Fronts et frontières* constitue un ouvrage de référence de premier choix.

Georges Labrecque
Département de géographie
Université Laval